

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 41

Artikel: Un dur à cuire
Autor: Djan-Daniet
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199596>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de lumière toute la montagne. A deux pas, se dressait la haute et sévère paroi de Naye ; la combe du lac de Jaman se creusait sous les pieds des voyageurs ; à gauche, on apercevait entre la dent de Hautodon et les pentes roides des Verreaux, la Sarine zigzaguant dans la Gruyère. C'était un magique coup de théâtre. Les Allemands, mère et fille, et les mariés traquaient leur admiration par des superlatifs à n'en pas finir. Sans avoir quitté leurs places, les Anglais ouvraient de grands yeux. L'un d'eux dit : *Beautiful!* les autres répondirent *yes* et ne desserrèrent plus les lèvres. Quant aux Français et à la replète dame du Midi, ils s'agitaient sur leurs sièges en débitant des flots de paroles. Ayant appris que le sommet des Rochers de Naye était encore plus haut, ils affirmèrent que le portier de la compagnie s'était trompé et qu'il recevrait un fier galop du directeur pour avoir levé le rideau trop tôt. Et c'étaient de grands éclats de rire qui faisaient se retourner les autres voyageurs, sauf les Anglais.

Au sommet, après cette petite promenade de cinq minutes, à pied, qui vous dégourdit si bien et vous fait croire qu'on a conquis les Rochers de Naye à la force des jarrets, ce furent de nouvelles exclamations dont nous faisons grâce au lecteur. Chez les insulaires de la Grande-Bretagne, elles demeurèrent cependant les mêmes : un *beautiful* accompagné de quelques *yes*.

Les jeunes mariés, jetant alternativement les yeux sur une carte et sur les chaînes de montagne qui barrent l'horizon à l'est et au midi, faisaient le dénombrement des cimes. qu'ils appelaient toutes par leur nom.

— Si vous voulez voir le Mont-Blanc, voici ! disait un des Français en montrant à ses compagnons le massif des Dents-du-Midi.

Ce n'est pas la première fois que les sept pointes de ce beau chaînon passent pour être les redoutables aiguilles du Mont-Blanc. Elles se découpent si fièrement sur le ciel, qu'il ne faut pas trop se moquer de ceux qui leur donnent mille ou quinze mètres de plus qu'elles n'en ont.

Mais les mariés qui ne vivaient que de noms de géographie, toute la famille berlinoise qui avait étudié la position exacte de la Cime de l'Est, de la Dent Jaune et de la Haute-Cime, riaient sous cape en jetant des regards de pitié à ces ignares de Français, tandis que la Grande-Bretagne, plus roide que jamais, retombait dans le mutisme le plus complet.

X.

Un dur à cuire.

Si nos ministres sont parfois un peu... longuets dans leurs sermons, s'ils se mêlent, dit-on, un peu trop peut-être des choses temporelles, il faut avouer, d'autre part, que les paroissiens sont souvent aussi peu reconnaissants envers leurs conducteurs spirituels.

Oyez plutôt le bref entretien suivant, que nous certifions authentique, comme, au reste, tout ce que nous donnons à l'aimable *Conteur*.

LE PASTEUR. — Hé, bonjour, père Siméon ! Comment allez-vous ? Vous voilà content cette année ; les récoltes sont superbes.

LE PÈRE SIMÉON (*d'un air bourru*). — Y a point de pruneaux...

LE PASTEUR (*calme et doux*). — Oui, mais, en revanche, les vignes sont belles et il y aura beaucoup de vin.

LE PÈRE SIMÉON (*très excité, l'interrompant*).

— Y en a trop. Le vieux n'est pas mort et puis, d'ailleurs, quand y a de la bourtiâ par les vignes, c'est pas les ministres qui vont l'arracher !

DJAN-DANIET.

Pugnet.

(CROQUIS)

C'est dimanche et Pugnet passera !

Efflanqué, sale et la barbe en broussailles, le pantalon effrangé et la blouse tachée, le chapeau sur l'oreille et les mains dans les poches, Pugnet s'en va, chaque dimanche, visiter les villages.

Il tient trois ou quatre bourgs. Il y fait des visites, car Pugnet est poli.

Il visite le syndic, les municipaux et le juge de paix, sans oublier les auberges.

Il s'en va ainsi chez tous pour demander quelque aumône que son bon cœur portera à tante Rose, la cabaretière. Les autres jours, il se reposera de ses fatigues goûtant les délices de sa pailleuse.

C'est dimanche et Pugnet va passer.

Les gamins qui le suivent ou le huent au passage, annoncent son arrivée. Personne ne le craint. Pugnet n'est pas méchant : il est bon diable. Il boit trop, peut-être, mais il est populaire ; il sait imiter les fanfares. Il tord la bouche, gonfle les joues et entonne quelque air gaillard. Une sérénade est ainsi la récompense des sous que la pitié octroie. Mais si, par malheur, votre mauvaise humeur lui refuse une obole, il s'en va, grommelant, sans rien vous accorder. Pourtant vous insistez ; Pugnet, bon cœur et sans rancune, après s'être fait tirer l'oreille, vous gratifiera de quelques accords. Oh ! c'est très court. Pugnet est diplomate ; il sait affriander.

Aujourd'hui, il est entré tout de go dans la grande cuisine carrelée, où brillent sur les tablettes les casseroles de cuivre et les bidons d'étain, où se pavant dans le vaisselier les assiettes à fleurs. Titubant, il est entré et, sans rien dire, il m'a regardé. Nous sommes restés tous deux quelques instants silencieux. Il tremblotait ; j'eus pitié de lui :

— Hé bien, comment vous portez-vous, père Pugnet ?

Lui, de sa voix éraillée :

— Ça va toujours la santé. Est-ce que tu veux rien me donner aujourd'hui ?

— Je n'ai pas de monnaie, père Pugnet.

— Tu as pas de monnaie. Ça fait rien, donne toujours.

Et comme je refusais :

— Hé bien, donne-moi un petit verre.

— Non, pas de petit verre.

La servante le chicana. Il lui dit d'une voix bourrue :

— Je te demande rien.

— Je ne voudrais pas t'avoir pour mari.

— Si j'avais une femme aussi méchante que toi, je me divorcerais après trois jours. Et se tournant vers moi, mélancolique :

— Donne-moi un petit verre ?

Je fis apporter du cidre.

— J'en boirai qu'un seul verre, si tu veux ?

Il le porta en tremblotant à sa bouche et but d'une lampée.

Et frappant sur la table :

— Encore un !

La servante lui en versa un second, puis un troisième.

— Maintenant, j'en ai assez.

Il me regarda et me dit :

— Tu veux rien me donner. C'est vrai ?

Et comme je hochais la tête :

— Hé bien, je m'en vas ; tu auras pas de fanfare !

Cependant sa générosité me valut quelques accords dans le corridor.

Dehors, il a entonné une marche guerrière ; les bonnes gens se sont mis à la fenêtre ou sur le seuil des portes pour le voir passer et

je l'ai regardé tristement s'en aller de son pas d'ivrogne, les mains dans les poches.

Maintenant Pugnet est assis à l'auberge. Tante Rose le sert ; il boit son argent ; il boit la goutte. Il crie, il chante, il dispute ; son poing frappe la table, il boit encore, il finit de s'enivrer.

Et quand il se fait tard, à l'heure que les oiseaux ne chantent plus dans les sillons, que les fermes sommeillent et que les chemins sont déserts, Pugnet regagne, dans la nuit épanouie sur la campagne, la grand-route coutumière.

Souvent, lorsque les coqs saluent le matin de leur voix claironnante, Pugnet dort au pied d'un arbre, tandis que, moqueur, le merle siffle...

Pauvre Pugnet, pauvre homme ou plutôt pauvre brute ; amusement, risée des enfants ; toi que saluent les abois des chiens, toi qui passes ta vie sur les chemins ou sur le banc crasseux du cabaret, toi qui ne vois le bonheur luire qu'au fond de ton verre, pauvre Pugnet, je te plains.

Chemineau ; ivrogne, tu es pourtant utile.

Tu es un portrait des méfaits de l'alcoolisme, un exemple de dégénérescence.

Pauvre Pugnet !

Henri THUILLARD.

Cé qu'appreind à nadzi.

Y'a on part dè senannès, vo z'è contà l'histoire d'on gaillà qu'avai manqué dè sè néyi ein sè baigneint dein la Mounaira, mà qu'avai pu sè raveintà tot solet, quand bin ne savai pas nadzi ; vo vo rassoveni bin ?

Vouaïque z'ein iena d'on coo, qu'avai assebin 'na dära dào dianstre d'allà sè bagné, mà l'histoire dè l'autro dzo lài a petètrè bailli la fouaira et coumeint n'avai pas l'idée dè sè vaire néyi, coumeint l'autro, et qu'avoué cein l'avai onco poaire dè l'édhie, noutron l'ulu voliàvè tot parai sè précauchenà d'avance po tsouyi on malheu.

Noutron régent no desai on dzo que totès lè bitès que y'a su la terra saviont nadzi, dza ein vegneint ào mondo, hormi lè z'homme, lè fenès et lè sindzo. Ora, porquieit cein ? me derèvo. Est-te petètrè paceque lè sindzo resseimbliont à la chrètieintà, àobin paceque, dein la chrètieintà, y'ein a on moué que resseimbliont à cliào bitès ! Diabllio lo mot y'ein sé ! Adè est-te que se on homme a lo guignon dè tsezi dein lo lè, le va ào fond et l'est bo et bin fottu se ne sà pas nadzi coumeint on peson, tandi que se vo tsampà dein lo lè on tsin, on caion, on petit tsat, cliào bitès sè boutont tot lo drai à nadzi po reveni contre lo boo, quand bin l'est lo premi iadzo que barbotont dinse.

Lo gaillà que vo z'è de etàì volet proutso dè Lozena et voliàvè don cottè que cottè allà se bagné ào lè ; mà ne sè tsailleissai pas dè lài allà devant dè savai nadzi coumeint 'na renaille et cein etàì prào molèzi à fèrè, kà, coumeint voliàvè appreindre à nadzi sein sè tsampà dein l'édhie ? N'y ma fai dièro moian.

Tot parai noutron coo avai ruminà se n'afèrè ào tot fin, kà on dzo que lo maitro etàì pè la grandze, l'òut fourgattà et rebenà pè la remise io l'aviont reduit pè lo fond dè la bronda que l'aviont boutà ein fascets et l'ouïessai què clià bronda rémouàvè decé delé coumeint s'on avai voliù la teri avau.

Lo maitro, tot époairi, va vaire et que tràvè-te : son volet qu'etàì etàì à pliat veintro su cliào fascets dè bronda et que navattàvè tant que poivè avoué lè pi et lè mans, coumeint on bot !